

Recherches en Langue et Littérature Françaises
Revue de la Faculté des Lettres
Année 6, N° 10

La thématique spatio-temporelle dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier et *Le chercheur d'or* de Jean-Marie Gustave Le Clézio

Ghazaleh Haji Hassan Arézi

Doctorante en littérature française, Université de Shahid Béheshhti

Résumé

Au bout de la grande chaîne évolutive des robinsonnades qui, depuis Daniel Defoe, ont traité le mythe de Robinson, se trouvent *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et *Le chercheur d'or*. Traditionnellement, beaucoup de leurs prédécesseurs, les adeptes de Daniel Defoe, romancier anglais et créateur du mythe, ont retracé un ou plusieurs naufragés qui se sont emprisonnés dans une île inconnue. Mais ce qui en distingue ces deux derniers auteurs, c'est leur souci d'n renverser certains traits. Cela était déclenché depuis Giraudoux avec son *Suzanne et le Pacifique*, mais c'est Michel Tournier qui, le premier, l'a mené à bien.. Dix-huit ans plus tard, Le Clézio, d'ailleurs soucieux de nouvelles préoccupations en fait une autre variante. Comme Tournier, son histoire se passe à deux niveaux : manifeste et latent.

Puisque ces deux ouvrages prouvent un regain d'intérêt autour d'une nouvelle interprétation du mythe de Robinson, et que celle-ci réside avant tout dans un nouveau regard envers la notion du temps et de l'espace, nous envisagerons de faire une étude comparée sur la modalité de la thématique spatio-temporelle afin de faire apparaître la nouvelle perspective de Robinson comme une grande figure emblématique mais aussi personnage mythique de la littérature française contemporaine.

Mots-clés : l'espace, l'utopie insulaire, le temps (historique, linéaire, circulaire), l'intemporalité, l'éternel présent, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Chercheur d'or*.

تاریخ وصول: ۹۰/۱۱/۵، تاریخ پذیرش: ۹۱/۱۲/۲۳

*E-mail: bonjourghazal@Yahoo.com

Introduction

Michel Tournier, contemporain de la génération des Nouveaux Romanciers, s'en différencie quelque peu. «Mon propos n'est pas d'innover dans la forme mais de faire passer au contraire dans une forme aussi traditionnelle, préservée et rassurante que possible une matière ne possédant aucune de ces qualités.» (Tournier, *Le vent paralet*, 1977, p. 195), l'avoue-t-il. Et c'est précisément pour cette même matière qu'il a recours à toutes ses connaissances extra-littéraires dont le roman constitue pour lui le point de convergence : la métaphysique («Je suis ce naturalisé romancier au teint quelque peu basané par la métaphysique...» (*Ibid.*)), le mythe et la philosophie («le passage de la philosophie au roman m'a été fourni par le mythe» (*Ibid.* p. 188)), ethnologie (dont il suivait les cours tenus par Claude Lévi-Strauss au musée de l'Homme). Ce sont ces penchants neufs qui font l'originalité de Tournier (Cf. François, Stirn, *Profil d'une œuvre : Vendredi ou les limbes du Pacifique Tournier*, 1983, p. 4-6) qui excelle dans son *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, paru en 1967 et couronné par le grand prix de l'Académie française.

C'est ainsi que Tournier décide de «remake¹» un nouveau Robinson Crusoé en lisant l'œuvre de Defoe: «Je l'ai lu, tout en gardant à l'esprit ce que j'avais appris au musée de l'Homme, sur l'ethnographie, le langage, la notion de sauvage et de civilisé. Et je me suis dit : Voilà le sujet. Il faut faire un nouveau Robinson Crusoé en tenant compte des acquisitions de l'ethnographie.» («Tournier face aux lycéens», *Le magazine littéraire*, n° 226, janvier 1986, p. 20), dit-il. Mais, ce qui fait sans doute la vraie valeur de son premier ouvrage, c'est sa volonté de surpasser ses prédécesseurs. À l'aventure colonisatrice du premier Robinson, il substitue une aventure spirituelle et philosophique. Celle-ci embrasse un vaste panorama des thèmes philosophiques dont le temps et l'espace constituent le centre. Pour ce faire, il utilise le mythe de Defoe et le détruit ensuite. Donc, la démarche de Michel Tournier consiste à mettre en question le même modèle mythique qu'il fournit à l'organisation de son récit (cf. Arlette

¹ - L'expression est de Raymond Queneau, employée dans l'article in *Sud*, n° 61, 1986.

Bouloumié, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, 1991, p. 13) et c'est dans cette voie qu'il applique toutes les nouvelles sciences qu'il a acquises et à quoi nous venons de faire allusion. Comme l'a joliment critiqué Albérès : « *Vendredi ou les limbes du Pacifique* n'est pas un récit, ni une chronique, ni une épopée, ni un simple pastiche, mais tout cela à la fois : une série de variantes lyriques, cyniques, philosophiques, oniriques, psychanalytiques, autour de la véritable histoire de Robinson.» (R.M. Albérès, «Un nouveau Robinson Crusoé et ses mythes», *Les nouvelles littéraires*, 6 avril 1967, p. 21.) Donc, «les sources de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* ne sont pas toutes robinsonniennes.» (Fabienne, Épinette-Bregues, *étude sur Michel Tournier Vendredi ou les limbes du pacifique*, 1998, p. 51).

De même, chez J. M. G. Le Clézio, qui appartient à la génération suivante, on retrouve une tendance à revivre le mythe de Robinson dans son roman qu'il a intitulé *Le Chercheur d'or*, publié en 1985.

Avant d'en parler, il conviendrait de mettre en lumière des motifs principaux de Le Clézio dans la rédaction de cette œuvre. *Le Chercheur d'or* relève avant tout d'un mythe familial. C'est en vérité, l'histoire de son grand-père qu'il relate et ce qui est mis en exergue à la première page du roman, l'atteste encore : «*pour mon grand-père Léon*». Mais cela ne constitue pas toute la composante de la trame romanesque. À ce mythe ancestral, il ajoutera son mythe plus personnel encore : celui de «l'écrivain solitaire et voyageur» (Isabelle, Gillet, *étude sur J.M.G Le Clézio Le Chercheur d'or*, 2001, p. 7). Son protagoniste est comme lui, un homme sans terre (cf. Le Clézio, «La voix des anciens», *L'Express*, 23/9/1988, p. 167-169) qui voyage d'île en île pour trouver le bonheur.

Le lisant, ce qui attirerait encore notre attention, ce sont des allusions directes aux personnages de Robinson et de Vendredi. En outre, la vie solitaire du protagoniste Alexis en pleine nature, crée une atmosphère robinsonnienne.

Mais est-ce que cela veut dire qu'il s'apparente à toutes les robinsonnades ? Ce que l'auteur retrace dans son ouvrage, est loin d'être une confirmation à la société moderne mais une contestation. Sur ce point, peut-être, sans qu'il l'ait fait exprès, s'entend-il avec Michel Tournier. Lui aussi, il prend le parti des primitifs et essaie dans toute son œuvre de rendre

hommage à leur façon de vie. Mais de toute façon, sa notoriété provient de l'universalité de l'histoire qui le classifera parmi d'autres robinsonnades.

Tout est pour supposer que ces deux dernières œuvres robinsoniennes offrent une relecture du vieux mythe. Mais, comment le font-ils ? C'est ce à quoi nous essayons de répondre dans cet article.

Parmi les thèmes robinsoniens tour à tour mis en question chez Tournier et Le Clézio, l'espace et le temps, en constituent les premiers : L'île, est avant tout un espace et puisque l'espace ne prend sa véritable signification que par les rapports qu'il établit avec le temps, nous nous sommes proposés, d'étudier le comment du traitement thématique spatio-temporel dans les ouvrages mentionnés.

Mais avant tout, ce serait utile de lancer un petit historique rendant compte de l'évolution mythique de Robinson depuis son apparition jusqu'à nos jours et cela, afin de mieux situer ces deux œuvres récentes dans ce grand fil des robinsonnades :

Robinson: un mythe toujours vivant

Pour créer le mythe de Robinson, Daniel Defoe, journaliste et romancier anglais s'est inspiré d'un simple fait divers et en a fait la matière brute de son célèbre roman réaliste «*La vie et les étranges aventures de Robinson Crusoé*» qui a été publié en 1719. Il a en même temps modifié et développé l'histoire originale. Mais cela ne constitue que le premier anneau de cette grande chaîne (en France seulement plus de 40 robinsonnades entre 1840 et 1875) (cf. Mougin et Haddad-Wotling, *Dictionnaire mondial des littératures*, Larousse, 2002. «Robinsonnade».)

Parmi de telles œuvres, on peut citer: *Émile ou De l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau qui donne à voir une nouvelle conception de la figure du «bon sauvage», mais aussi *Le Robinson suisse ou l'histoire d'une famille suisse naufragée* de Johann David Wyss auteur suisse de langue allemande (1743-1818) qui inspire toute une littérature enfantine robinsonnienne. Et puis, *l'île mystérieuse* de Jules Verne, paru en 1874 qui en constitue l'une des fameuses.

Mais c'est précisément avec *Suzanne et le Pacifique* de Jean Giraudoux (écrit en 1921) où l'on assiste à un tournant décisif dans la modalité de la création du mythe: l'auteur y suit le chemin pris par Rousseau il y a deux siècles : renverser le mythe de Robinson.

Giraudoux n'y fait plus l'éloge du travail, ni du pouvoir créateur de l'homme mais il honore l'oisiveté et l'activité acharnée de Robinson semble même ridicule et bizarre à Suzanne qui arrive sur l'île de celui-ci et y trouve ses traces y compris le roman de Defoe. Elle formule alors de violentes critiques envers Robinson. Ce livre jouerait un rôle décisif dans ce qu'écrira plus tard Michel Tournier. (Bouloumié, *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, 1991, p. 111).

Mais *Images à Crusocé* de Saint-John Perse, écrit en 1904 n'en lui inspire pas moins. Il s'agit d'un recueil de poème où l'auteur porte un regard neuf (à l'opposé de celui de Defoe) sur Vendredi, le fameux «bon sauvage», qu'on a rendu son esclave et dont on a ôté la liberté. En le faisant vivre dans une société corrompue, on lui a pris toute l'innocence enfantine.

L'utopie insulaire

Une robinsonnade relate normalement l'aventure solitaire d'un rescapé dans une île en marge de la société moderne. Ce milieu sauvage possède souvent un aspect paradisiaque dont la modernité est dépourvue.

De même, on constate une telle tendance chez Tournier et Le Clézio:

Dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, cet aspect utopique de l'île, inconnu du monde civilisé, n'existe pas dès le départ pour le protagoniste. Robinson Crusocé y est jeté par naufrage. Il est d'abord tellement obsédé par l'idée d'une fuite salvatrice qu'il ne voit rien de bon sur cette terre déserte qu'il baptise «L'île de la Désolation». Tout lui semble hostile : la flore, le faune, la nature tropicale, etc. Il se considère être «dans un lieu suspendu entre ciel et enfers, dans les limbes en somme.» (Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1967, p. 108) Il ne veut nullement y rester :

« En vérité il éprouvait une insurmontable répugnance pour tout ce qui pouvait ressembler à des travaux d'installation dans l'île. Non seulement il persistait à croire que son séjour ici ne pourrait être de longue durée, mais, par une crainte superstitieuse, il lui semblait qu'en faisant quoi que ce fût pour organiser sa vie sur ces rivages, il renonçait aux chances qu'il avait d'être rapidement recueilli. Tournant le dos obstinément à la terre, il n'avait d'yeux que pour la surface

bombée et métallique de la mer d'où viendrait bientôt le salut.» (*Ibid.* p.20).

Mais après l'échec qu'il subit dans son projet de construction du bateau qu'il avait nommé *l'Évasion*, et la période de dépression qui suit, il essaie peu à peu de l'accepter comme sa nouvelle demeure :

« L'île était derrière lui, immense et vierge, pleine de promesses limitées et de leçons austères. Il reprendrait en main son destin. Il travaillerait. Il consommerait sans plus rêver ses noces avec son épouse implacable, la solitude.» (*Ibid.* p. 37).

Mais, il est encore très loin de la considérer comme un Eden. Il lui faut des années et des années pour arriver à la maturité. À la fin du roman lorsqu'arrive le *Whitebird*, il remarquera en fin de compte le grand abyme creusé entre lui et les civilisés, « Il les voyait avec le détachement intéressé d'un entomologiste penché sur une communauté d'insectes...» (*Ibid.* p. 192). Il ne veut plus d'eux, les laisse partir sans lui et préfère rester sur son île. Tournier n'y attribue directement un aspect utopique que lorsqu'il parle d'une Cité solaire où vivent innocemment Robinson et Vendredi (*Ibid.* p. 184.) et où le protagoniste quinquagénaire est resté encore tout jeune dans une éternité heureuse. C'est donc une parfaite utopie qu'il met en scène:

« Car il n'était pas jeune d'une jeunesse biologique, putrescible et portant en elle comme un élan vers la décrépitude. Il était d'une jeunesse minérale, divine, solaire. [...] Il n'allait pas s'arracher à cet éternel instant, posé en équilibre à la pointe d'un paroxysme de perfection, pour choir dans un monde d'usure, de poussière et de ruine!» (*Ibid.*, p. 198).

L'histoire du *Chercheur d'or* tourne autour d'une perte : celle de la maison familiale du personnage principal Alexis, sa sœur Laure et leurs parents. Ils n'ont qu'à la quitter parce que le père a échoué dans ses affaires financières. Depuis, le souvenir de ce bonheur disparu ne les a jamais laissés tranquilles. La nostalgie de l'Eden perdu les prend de toutes ses forces.

L'Enfoncement du Boucan, «ce domaine imaginaire» (Le Clézio, *Le chercheur d'or*, 1985, p. 35), qui sert de décor où se passe l'histoire, se trouve sur l'île Maurice, un endroit tropical situé au sud-est du continent africain qui est très connu pour ses charmes exotiques : «selon les habitants, Mark Twain disait que Dieu avait pris

Maurice comme modèle lorsqu'il créa le Paradis.» (Freddy, Langer et Britta, Weimar-Langer, trad. Katia Verdier, *Une semaine à L'île Maurice*, 1997, p. 5).

Dans l'œuvre de Le Clézio, ce qui renforce ce caractère édénique, c'est souvent son champ lexical. On y rencontre souvent des mots et expressions relatifs au Paradis, au Jardin d'Éden voire à l'utopie biblique, demeure d'Adam et d'Ève à quoi le jardin de la maison du héros est souvent assimilé. Parmi les histoires saintes que la mère leur raconte, les enfants font connaissance avec celle-ci :

« Ce que Laure préfère, ce sont les commencements, la création de l'homme et de la femme, et l'image où l'on voit le diable en forme de serpent avec une tête d'homme, enroulé autour de l'arbre du bien et du mal. C'est comme cela qu'elle a su que c'était l'arbre chalta qui est au bout de notre jardin, parce qu'il a les mêmes feuilles et les mêmes fruits. Laure aime beaucoup aller jusqu'à l'arbre, le soir, elle monte dans les maîtresses branches et elle cueille les fruits à la peau épaisse, qu'on nous a défendus de manger. Elle ne parle de cela qu'avec moi.» (Le Clézio, *op. cit.*, p. 30).

Ils sont chassés de ce Boucan paradisiaque comme Adam et Ève l'ont été du Paradis.

Mais qu'est-ce qui donne à cette utopie une insularité, voire cet état de solitude ? Alexis dit une fois : « Nous vivions alors, mon père, Mam, Laure et moi, enfermés dans notre monde, dans cet *Enfoncement du Boucan* (dans le roman c'est ainsi l'orthographe)... » (*Ibid.*, p. 25) Bien que Boucan soit une région mauricienne parmi d'autres, ses habitants (la famille d'Alexis) n'ont pas beaucoup de contacts avec leur entourage. Alexis n'a qu'un seul ami, Denis, un jeune noir qui le quittera. C'est normal qu'Alexis dise : « Nous ne voyons plus personne, au temps du Boucan. Nous sommes devenus, Laure et moi, de véritables sauvages. » (*Ibid.* p. 35.) La grande tempête rend plus pire encore cette situation. Leur cuisinier les quitte pour toujours : « Alors le Boucan reste comme il est depuis la tempête : un endroit solitaire, abandonné du monde. » (*Ibid.*, p. 93).

Pour intensifier ce sentiment d'isolement total, de cette solitude immense, le protagoniste compare souvent leur maison « à une épave, [...], à l'épave d'un navire naufragé. » (*Ibid.*, p. 89) Ou bien il va jusqu'à se considérer comme « des naufragés, accrochés à leur épave, dans l'espoir que tout redeviendra comme avant. » (*Ibid.* p. 93).

C'est encore dans le même but que Le Clézio, sous le masque du narrateur, parle d'un Robinson. Alexis dit : « Je suis seul maintenant comme Robinson sur son île... » (*Ibid.* p. 71) Et « À l'intérieur, Laure lit à haute voix les passages de *Robinson marseillais*, un feuilleton qu'elle aime bien. » (*Ibid.*, p. 33).

Mais Boucan manque quelque chose : il n'est pas éternel. Or Alexis pensait d'abord le contraire : « Puis je vais jusqu'à l'arbre de Laure, au bout du jardin, le grand arbre chalta du bien et du mal. Tout ce que je sens, tout ce que je vois alors me semble éternel. Je ne sais pas que tout cela va bientôt disparaître. » (*Ibid.*, p. 23) Mais, de toute façon, la mémoire de la vie heureuse au Boucan reste toujours vivante et éternelle dans l'esprit de ses anciens propriétaires et c'est ce qui leur donne la force pour vivre :

« Chaque jour, je lui raconte [à Mam] la même histoire, celle du Boucan, où tout est éternellement jeune et beau, où brille le toit couleur d'azur. C'est un pays qui n'existe pas, il n'y a que pour nous trois qu'il existe. Et je crois qu'à force d'en parler, un peu de cette immortalité est en nous, nous unit contre la mort si proche. » (*Ibid.*, p. 358).

Mais Boucan n'est pas la seule utopie présentée dans cette œuvre. Ce n'est en fait que la première. Dans toute l'œuvre, le protagoniste est en perpétuelle errance. Il n'a pas de place fixe. Après avoir quitté la maison de son enfance, avec sa famille, il fait un séjour forcé à Forest side, ce qui les rend plus seuls et plus isolés qu'auparavant : « Nous étions prisonniers de notre île, sans espoir d'en sortir. » (*Ibid.*, p. 113). Même pendant ce temps il ne cesse de lire les aventures d'autres marins : « *Les Voyages et aventures en deux îles [...], Les Voyages à Madagascar, à Maroc et aux Indes orientales...* » (*Ibid.*, p. 106), et bien sûr les plans du trésor (il nourrit son rêve de réaliser une grande aventure). Après tout cela, il amorce enfin sa propre odyssée. Pour sauver sa famille en leur récupérant le domaine familial ou en leur achetant une maison pareille, il part vers Rodrigues, à la recherche du trésor dont il dispose de vieux papiers que son père lui a laissés mais en même temps, pour réaliser son désir d'un voyage sans retour : « Allait-il [le Zeta] repartir pour un voyage que j'imaginai sans retour ? » (*Ibid.*, p. 117).

Commence alors son voyage par mer, en s'embarquant sur le Zeta. Au cours de son passage, il entend parler d'autres îles aux alentours qui sont considérées comme des paradis. Le timonier dit : «Quand je suis allé à Saint Brandon, j'avais dix-sept ans, j'étais encore un enfant. [...]. Alors j'ai cru que j'arrivais au paradis, et maintenant je crois encore que c'était le paradis terrestre, quand les hommes ne connaissaient pas le péché. [...]. Et les tortues de mer, qui venaient nous voir, comme s'il n'y avait pas de mort dans le monde.» (Le Clézio, *op. cit.*, p. 136) Là-bas, «tout est neuf comme aux premiers jours de la création.» (*Ibid.*)

Ensuite, sur le chemin, le bateau jette l'ancre à Agalega, qui, jadis et avant l'arrivée des rats « était aussi comme un petit paradis, comme Saint Brandon... » (*Ibid.* p. 144) À cause de son allure, ses vêtements impropres et tachés, les habitants qui ne se montraient pas d'abord le prennent pour un naufragé. (cf. *Ibid.*, p. 156 et 157).

Mais outre ces allusions à d'autres îles, le bateau lui-même est considéré, de la part du héros, à un monde dont ils sont les seuls habitants (cf. *Ibid.*, p. 138.). Un tout petit monde où il n'y a que la lumière, la mer et le ciel qui se rejoignent. Le protagoniste dit une fois : «L'ivresse de la lumière entre en moi.» (*Ibid.*, p. 139).

Il arrive enfin à l'île Rodrigues et s'installe dans la vallée de *l'Anse aux Anglais* où il espère trouver le trésor du Corsaire. Bien que cet endroit ne soit pas séparé de l'île, il est resté extrêmement désert et c'est ce qu'avoue Alexis lui-même :

« De l'autre côté des collines..., il y a la vie bruyante [...], le marché, le va-et-vient des pirogues... Et ici, tout est silencieux, comme sur une île déserte » (*Ibid.*, p. 192) ou « c'est le bruit du monde sans hommes. » (*Ibid.*)

La vallée peut prendre deux faces assez contradictoires : parfois elle possède une grande beauté (cf. *Ibid.*, p. 198) et parfois elle change d'aspect, en devenant « dure, hostile, hérissée de pointes et d'épines » (*Ibid.*, p. 199) et c'est plus ou moins ce qu'éprouve Robinson à l'arrivée sur l'île. D'autre part, Alexis n'aime pas cet endroit en tant que tel. Il est là, non pas pour jouir de sa belle nature, mais seulement pour l'exploiter. Mais quand arrive sa compagne, Ouma, une manaf, il change son regard envers cette région. Ils vont ensemble pêcher au harpon, nageant dans l'eau froide et se séchant au soleil le corps

couvert de sable. Tout cela lui procure un grand bonheur mêlé de la tristesse de perdre bientôt tous ces beaux moments et fait naître en lui ce sentiment : « Ici, devant cette rivière, sous la lumière dure du soleil, écoutant le bruit triste du vent dans les roseaux et la rumeur de la mer, nous sommes, seuls sur la terre, les derniers habitants peut-être, venus de nulle part, réunis par le hasard d'un naufrage. » (*Ibid.*, p. 222) Ses courtes rencontres avec la jeune fille lui rendent la solitude accablante parce qu'il vient de goûter le bonheur. Ainsi, avec son amie, il établit une petite communauté utopique...

À la fin de son parcours, il revient dans le ravin de Mananava qui se trouve près de leur maison du Boucan. Depuis son enfance, il en avait peur. C'est là que naît la nuit, sa forêt paraît impénétrable, c'est la demeure des deux Pailles-en-queue. Mananava, c'est «le pays de mystère.» (*Ibid.*, p. 75 et 372) Mais ce n'est pas tout. Le bruit court qu'un marron, Sacalavou qui s'échappait des Blancs, y est tué et depuis, le vent apporte l'écho de ses soupirs. Donc comme d'autres lieux présentés dans ce roman, cette quasi île n'est pas inconnue des autres, elle est seulement oubliée. C'est un lieu où tout le monde évite d'aller.

Tout enfant, Alexis se promet d'y aller. Au retour de l'Anse aux Anglais, quand sa chimère de l'or s'est apaisée, il y reviendra. À l'entrée du ravin, charnière des deux mondes, Alexis éprouve le sentiment qui, au cours de toutes ces années, lui était familier : il se considère comme un naufragé (cf. *Ibid.* p. 362) et après son installation à Mananava, il dit : «Il y a si longtemps que je n'ai vu d'autres hommes.» (*Ibid.* p. 366) Tout cela insiste sur l'insularité de cette région.

Mananava lui remplace à la fois la maison du Boucan : « Ce sera ma maison d'où je verrai toujours la mer » (*Ibid.* p. 363) et l'Anse aux Anglais dont l'atmosphère lui évoque lors de la première visite, la vallée mystérieuse de son enfance : « Je pense un instant au ravin de Mananava, quand avec Denis je m'arrêtais, comme au seuil d'un territoire interdit... » (*Ibid.* p. 191)

Ici, se pose une question : Mananava, quel rapport a-t-il avec une utopie ? En effet, pour Alexis, il ne l'est qu'après l'arrivée d'Ouma qui l'y rejoint. Ils y éprouvent un bonheur encore plus grand que celui dans l'Anse aux Anglais : « Il n'y a rien de plus beau au monde. » (Le Clézio, *op. cit.*, p.

365) Mananava leur est devenu une vraie utopie. Ils y mènent une vie sauvage, en pleine nature :

« Nous avons rêvé des jours de bonheur, à Mananava, sans rien savoir des hommes. Nous avons vécu une vie sauvage, occupés seulement des arbres, des baies, des herbes, de l'eau des sources qui jaillit de la falaise rouge.» (*Ibid.* p. 364).

On constate même des allusions directes à Robinson : «...mes cheveux et ma barbe ont poussé comme ceux de Robinson.» (*Ibid.*, p. 365).

Mananava possède d'ores et déjà quelque chose de divin. Ouma lui suggère que les deux pailles-en-queue qu'il voit, depuis son enfance, voler au-dessus du ravin, «chantent les louanges de Dieu». « Nous les guettons chaque jour, au crépuscule, parce qu'ils nous rendent heureux.» (*Ibid.*, p. 366).

Mais dès que son amie le quitte, Mananava lui redevient « un lieu de mort» (cf. *Ibid.*, p. 372), la vallée sombre d'autrefois et perd tout son aspect utopique. Il n'a donc rien à faire là-bas et s'en va.

Mais, comme nous l'avons déjà souligné, cette soif de trouver un îlot idéal demeure toujours dans l'esprit du héros. C'est pourquoi le roman s'achève ouvertement et sur ces phrases :

« Les îles sont innombrables. Peut-être que nous [Ouma et Alexis] braverons l'interdit², et nous irons jusqu'à Saint Brandon, là où le capitaine Bradmer et son timonier ont trouvé leur refuge ? De l'autre côté du monde, dans un lieu où l'on ne craint les signes du ciel, ni la guerre des hommes.» (*Ibid.*, p. 375).

³- Où l'entrée des femmes est interdite. cf. *Ibid.* p. 147.

Le temps

En général, le temps d'un récit fait partie des éléments essentiels qui permettront de mettre en lumière les intentions parfois cachées de l'auteur.

Dans cette partie, on va examiner le roman de Tournier et celui de Le Clézio de ce point de vue afin de rendre compte comment ils s'en sont servis pour créer le cadre de l'histoire.

Dans ces deux livres, on distingue plusieurs niveaux temporels :

le temps historique : du plus extérieur (au contenu manifeste), chaque histoire se déroule dans un temps historiquement daté :

Tournier situe l'aventure de son protagoniste entre deux dates : *La Virginie* fait naufrage le 29 septembre 1759 (Tournier, *op. cit.*, p.10). Cela coïncide avec l'achèvement, par Rousseau, de la première version de *l'Émile*. L'auteur l'a peut-être choisi pour révéler qu'il doit beaucoup à son inspirateur. (Arlette, Bouloumié, *op. cit.*, p. 57 et 58) Le 29 septembre est par ailleurs sa propre date de naissance. En créant son Robinson, il y met un peu de lui-même.

Le point terminal du séjour forcé de Robinson sera annoncé par l'arrivée du *Whitebird* : le 19 décembre 1787 (Tournier, *op. cit.*, p. 190), voire 28 années plus tard depuis le naufrage.

Mais, entre-temps le héros parle d'une autre date, celle de sa naissance qu'il précise lui-même dans la Charte : le 19 décembre 1737 (*Ibid.*, p. 61).

Outre ces dates clairement exposées dans le roman, il y a d'autres indications qui nous aident à deviner sur quelle époque se passe l'histoire. Robinson Crusoe est un personnage type d'un Anglais du XVIII^e siècle. Comme on lit aux premières pages du roman, ce qui l'amène à quitter sa femme et ses enfants, c'est la même ambition de beaucoup de ses compatriotes : faire la fortune au Nouveau Monde (*Ibid.*, p. 8), ce qui est très en vogue dans ce siècle.

De même, dans le roman de Le Clézio, on a affaire à un temps historique qui, lui aussi, ne constitue que la couche superficielle de l'œuvre. L'histoire commence en 1892, comme cité en tête du premier chapitre. Mais, l'auteur ne s'en contente pas. Partout dans le livre, il ne cesse de donner la date exacte des événements. Le titre des chapitres est, dans ce cas, l'indice le plus évident : «*Vers Rodrigues, 1910*», «*Rodrigues, Anse aux Anglais*,

1911», «Ypres, hivers 1915 — Somme, automne 1916», «Vers Rodrigues, été 1918-1919», et enfin, «Mananava, 1922», tout cela constitue les noms des douze cahiers que va écrire Alexis, eux-mêmes annoncés par une grande précision dans les notations en bas de toutes les trente-deux pages: 31, 95, 127, 159, 191, 223, 255, 287, 319 et 351.

En outre, il y a d'autres dates exactes exposées dans la première partie du livre qui comprend le premier, le deuxième et quelques pages du troisième cahier : le « vendredi 29 avril» (*Ibid.*, p. 75) ou le jour du départ : «... nous partons ce mercredi 31 août...» (*Ibid.*, p. 98) Egalement, quand il demeure dans la vallée de *L'Anse aux Anglais*, il en sort quelques fois pour prendre contact avec le monde. Lors de l'une de ces rencontres, il s'informe de la date : Lundi 10 août (1914) (*Ibid.*, p. 245), ou peu après, 10 décembre 1914, date de son départ pour la guerre (*Ibid.*, p. 266).

Le temps linéaire : l'une des caractéristiques d'un temps historique est sans doute son cours irréversible, sa linéarité.

Le livre de Tournier commence la veille du naufrage, lorsque le capitaine van Deysse lit, sur les cartes du tarot, l'avenir qui attend Robinson. Ces anticipations vont à l'encontre du cours linéaire du temps. Ce faisant, le capitaine prend un raccourci et informe symboliquement le protagoniste des événements qui ne se sont pas encore passés :

« Voilà qui va faire sortir l'Hermite de son trou! Vénus en personne émerge des eaux et fait ses premiers pas dans vos plates-bandes.» (Tournier, *op. cit.*, p. 9).

Ce qui annonce l'arrivée de Vendredi (qui comme l'avoue Robinson, signifie : le jour de Vénus (*Ibid.*, p. 183)) sur l'île.

La vie solitaire de Robinson se passe apparemment sur un mode linéaire. Il y a bien sûr des flash-back dans le passé surtout lorsque le héros est pris dans le piège de la souille :

« Libéré de toutes ses attaches terrestres, il suivait dans une rêverie hébétée des bribes de souvenirs qui, remontant de son passé dansaient au ciel [...]. Il retrouvait les heures feutrées qu'il avait passées, enfant, tapi au fond du sombre magasin [...] de son père.» (*Ibid.*, p. 34).

Ou encore en s'enfonçant au fond de la grotte, il plongeait « comme jamais dans le monde endormi de son enfance» (*Ibid.*, p. 90) et « Il se croyait dans les bras de sa mère.» (*Ibid.*)

Mais, en fin de compte, la linéarité l'emporte sur les évocations du passé. Ainsi se passent linéairement toutes les vingt-huit années. Le jeune Robinson du début du roman, aura à la fin cinquante ans. Mais la modalité du passage du temps insulaire est totalement autre que celle du temps normal. Robinson le remarque et se sent même plus jeune que le Robinson d'il y a vingt-huit années (Tournier, *op. cit.*, p. 198). Donc, derrière le temps linéaire dont on vient de parler, se déroule une autre histoire.

Dans *Le chercheur d'or* néanmoins, l'auteur fuit cette linéarité et la condamne au profit d'une autre forme temporelle. S'il en parle, ce n'est que pour mieux le dépasser. Il forme ainsi un réquisitoire contre le temps irréversible qui apparaît comme un facteur destructif de l'homme en lui faisant peur de cette vérité : sur la terre, rien n'est éternel et ces beaux moments vont se perdre à jamais dans le néant :

Quand le cyclone ravage tout, le petit Alexis de huit ans sent pour la première fois cette douleur : « Plus tard, il y a une sorte de fièvre qui annonce la fin de notre bonheur. » (Le Clézio, *op. cit.*, p. 89).

Ou encore, lors de quitter le Boucan, il dit : « Nous partons, nous quittons cela, et nous savons que plus rien de cela n'existera jamais, parce que c'est comme la mort, un voyage sans retour. » (*Ibid.*, p. 99).

De telles expressions ne relèvent que d'une seule réalité : la fuite du temps. Pour s'échapper de cette réalité dégoûtante qui ne mène qu'à la destruction, la vieillesse ou la mort, Le Clézio propose une solution : se réfugier dans une presque île où règne un temps cyclique, voire réversible. Mais avant d'en parler il conviendrait de toucher ce qui fournit cette transition vers la circularité temporelle, d'abord dans le livre de Tournier et ensuite dans celui de Le Clézio :

De l'intemporalité à l'inversion temporelle, au temps cyclique et à l'éternel présent :

Toutes ces parties sont tellement enchevêtrées les unes aux autres, qu'il conviendrait de les examiner ensemble :

Robinson écrit dans son *log-book* : « Ce qui a le plus changé dans ma vie, c'est l'écoulement du temps, sa vitesse et même son orientation. » (Tournier, *op. cit.*, p. 175.) D'où l'importance de la notion du temps dans la vie du protagoniste sur l'île.

Lorsque Robinson se voit obligé de vivre sur cette île déserte, il décide enfin de se faire un calendrier mais il ne se rappelle plus depuis quand il se trouve là et pour la première fois il sent la charge de cet état hors du temps :

« Robinson se trouvait coupé du calendrier des hommes, comme il était séparé d'eux par les eaux, et réduit à vivre sur un îlot de temps, comme sur une île dans l'espace. » (*Ibid.*, p.40).

De toute façon, il l'inaugure, mais puisque cette première durée lui demeure à jamais « indéterminée » et « indéfinissable », et qu'il a perdu tout son repère temporel, il se crée un calendrier « local », voire relatif. Et date ainsi *la Charte de l'île de Speranza* : « COMMENCÉE LE 1000^e JOUR DU CALENDRIER LOCAL » (*Ibid.*, p. 61.). Ou encore, on lit dans le livre : « c'était mardi, ainsi le voulait son emploi du temps ». Mais ces dates brouillées ne sont que le premier coup.

Il arrive enfin à tenir un journal intime qu'il appellera *le log-book*, dans lequel il expose l'évolution de ses réflexions philosophiques. Sur ces pages il mène une aventure intemporelle. Puisque son journal n'est pas daté, on pourrait même y trouver les pensées d'un homme moderne, qui peut être celui du XX^e siècle. Dans ce discours relaté par le pronom « je », c'est Michel Tournier qui parle sous l'influence de tous ses maîtres à penser. C'est « Robinson Crusoé revu et corrigé à travers Freud, Jung et Lévi-Strauss. » (Albérès, *op. cit.*, p. 65 et 66) Il y a, selon Albérès une grande distance entre la mentalité d'un homme du dix-huitième siècle et ce que Robinson donne à voir dans ses notes du *log-book* :

« Il montre – que Michel Tournier l'ait fait exprès ou non – l'effrayante distance mentale qui existe entre un intellectuel de 1720, rationnel, rationaliste, d'esprit patient et simplificateur, et un intellectuel de 1967 à l'imagination foisonnante, obsédé par l'introspection, les mythes et les mythologies. [...]. Le monde cesse d'être une conquête de l'homme pour devenir un rêve de l'homme, une série de rêves. Phénoménologiquement – car il n'y a pas à dire, Robinson-Tournier est phénoménologue – la réalité est remplacée par l'image que l'homme s'en fait. Le monde moderne est un monde de mythes, nous sommes mythomanes. » (Albérès, *op. cit.*, p. 68).

Mais outre toutes ces allusions, on pourrait trouver un passage décisif qui a fourni à Robinson de se plonger dans l'intemporalité. Celui-ci se produit

par l'arrêt de la clepsydre (horloge à eau) qu'a fabriquée le protagoniste afin de maîtriser son temps :

« Il avait oublié de regarnir la clepsydre la veille, et elle venait de s'arrêter. [...]. En tournant la tête, il constata que la goutte suivante apparaissait timidement sous la bonbonne vide, s'étirait, adoptait un profil piriforme, hésitait puis, comme découragée, reprenait sa forme sphérique, remontait même vers sa source, renonçant décidément à tomber et même amorçant une inversion du cours du temps.» (Tournier, *op. cit.*, p.78).

Cet arrêt, en le libérant ainsi de ses humbles préoccupations journalières (à telle heure il doit absolument faire telle chose), le munit d'un nouveau regard envers son entourage et lui ouvrira une nouvelle époque dans sa vie insulaire et n'est nullement un simple petit incident :

« Il avait d'abord cru que l'arrêt de la clepsydre n'avait fait que desserrer les mailles de son emploi du temps et suspendre l'urgence de ses travaux. Or il s'apercevait que cette pause était moins son fait que celui de l'île toute entière. On aurait dit que cessant soudain de s'incliner les unes vers les autres dans le sens de leur usage – et de leur usure – les choses étaient retombées chacune de son essence, [...], existaient pour elles-mêmes, naïvement, sans chercher d'autres justifications que leur propre perfection. Une grande douceur tombait du ciel, comme si Dieu s'était avisé dans un soudain élan de tendresse de bénir toutes ses créatures. Il y avait quelque chose d'heureux suspendu dans l'air, [...], Robinson crut découvrir une *autre île* derrière celle où il peinait solitairement depuis si longtemps, plus fraîche, [...], et que lui masquait ordinairement la médiocrité de ses préoccupations.» (*Ibid.*, p. 79).

Cela constitue donc le premier indice d'un cours inverse du temps. Il devait d'abord s'arrêter afin de pouvoir changer ensuite son cours vers une régression. Ce qui se passe après, avoue cette vérité :

Robinson décide enfin d'explorer le fond de la grotte qui lui sert de demeure. L'entrée est si étroite qu'il est obligé de se mettre à nu et lorsqu'il accède enfin à la cavité, il n'a qu'à prendre une position recroquevillée, exactement comme celle d'un fœtus dans le ventre maternel. Cette suspension physique annonce encore une pause temporelle, puisqu'il ne peut mesurer combien de temps il est là : « Il était suspendu dans une éternité heureuse.» (*Ibid.*, p. 89). Mais

également le recul vers l'état embryonnaire révèle la réversion du cours du temps. Robinson est né une nouvelle fois : « Et comme l'affaiblissement des limites de l'espace et du temps permettant à Robinson de plonger comme jamais encore dans le monde endormi de son enfance... » (*Ibid.*, p. 90). Cet incident, on pourrait l'interpréter autrement : ainsi, il est entré dans un nouveau cycle de sa vie insulaire. Le temps de l'île qui, à première vue, se passait comme n'importe où, a déjà changé de direction et il est devenu cyclique.

Même avant cet incident, dans la vie solitaire du protagoniste, il se passe des événements qui renvoient à un temps originel, qui retrace les mythes des origines, cosmogoniques et qu'on connaît sous l'expression « l'ur-chronie.³ »

Lorsque Robinson est engagé dans son projet de construction de *L'Évasion*, le navire à bord duquel il veut fuir cette « île de la Désolation », il l'assimile à l'arche de Noé : « Ce jour-là, il crut trouver dans le chapitre IV de la Genèse – celui qui relate le Déluge et la construction de l'arche de Noé – une allusion évidente au navire de salut qui allait sortir de ses mains. » (Tournier, *op. cit.*, p.24). Cela met en scène un temps très éloigné.

Encore, à la suite de son échec qui lui ferme peut-être pour toujours les portes du monde extérieur, il se prend d'une grande dépression. Tous les jours, il s'enfouit dans un marécage pour oublier son malheur. Tout son corps est couvert de boue. En s'élevant de cette masse liquide, son allure ressemble fortement à « une statue de limon » (Bouloumié, *op. cit.*, p. 33), qui peut être celle du premier homme que le Créateur vient de donner vie. Cela se réfère au temps de la Genèse (*Ibid.*, p. 17) Ou encore, quand Robinson est en train de prier, il est « semblable au premier homme sous l'Arbre de la Connaissance, quand toute la terre était molle et humide encore après le retrait des eaux... » (Tournier, *op. cit.*, p. 28.) et enfin, voyant son empreinte dans le moule de pierre, « il ne pouvait y avoir de confusion, ce cachet séculaire – celui du pied d'Adam prenant possession du Jardin... » (*Ibid.* p. 49).

Tout cela fait sortir le protagoniste du cadre temporel du dix-huitième siècle et le place dans un temps biblique. Mais ces allusions ne se limitent

³- Cette expression qui vient de l'allemand, indique le temps d'une très haute antiquité. (Arlette Bouloumié, *op. cit.*, p. 60.)

pas aux histoires saintes. L'aventure solitaire de Robinson pour civiliser son îlot, résume celle de l'humanité qui remonte dans la préhistoire. Le naufragé, n'ayant que peu de réserves, commence sa vie insulaire à la manière la plus primitive et passe, en quelques années, les étapes de l'évolution de la vie humaine :

«Comme l'humanité de jadis, il était passé du stade de la cueillette et de la chasse à celui de l'agriculture et de l'élevage.» (*Ibid.* p. 41).

Tous ces retours vers les origines, et ces mouvements régressifs résident dans un temps réversible. Mais qu'entend-on par cette expression ? Dans une structure cyclique, une période ne touche à ses fins que pour recommencer de nouveau. « Les cataclysmes sont suivies d'une régénération » (Bouloumié, *op. cit.*, p. 61) et ce cycle ne s'achèvera jamais. Il est éternel.

Un incident suffit pour que bouleverse tout cet échafaudage, et que ce cycle prenne fin pour se déclencher à nouveau : l'explosion de la grotte par Vendredi qui détruit toutes les installations de Robinson, le fruit de ses longues années de travail. Cette fois-ci, il a même perdu son seul repère temporel, maintenant il n'a plus rien de la civilisation à quoi il appartenait un jour :

« La Résidence brûlait comme une torche. La muraille crénelée de la forteresse s'était effondrée. [...] Plus léger, le bâtiment de la Paierie, l'Oratoire et le Mât-calendrier avaient été soufflés pêle-mêle. [...] Les chèvres [...] avaient défoncé la clôture du corral. [...] Il leur faudrait moins d'une heure pour se disperser dans l'île, et moins d'une semaine pour retourner à l'état sauvage.» (Tournier, *op. cit.*, p. 153).

Par la suite, Robinson lui-même, interprète ainsi cet événement : « Ce fut d'abord pour descendre dans les entrailles de l'île, comme on plonge dans l'intemporel. Mais n'est-ce pas cette éternité lovée dans les profondeurs de la terre que l'explosion a chassée au-dehors, et qui étend maintenant sa bénédiction sur tous nos rivages ? » (*Ibid.*, p. 177).

Robinson ne peut plus être un «Gouverneur». L'île était comme Vendredi indomptable : «...il se rendait compte que son influence sur l'Araucan avait été nulle.» (*Ibid.*, p. 154) C'est pourquoi en compagnie de Vendredi, il va commencer «une ère nouvelle» et mener une vie sauvage.

À la suite du désastre qu'a tout détruit, un autre cycle est ouvert dans la vie de Robinson. Cette nouvelle façon de vie aura sur-le-

champ ses effets sur le héros : Il ne fait plus son âge. « Il avait ainsi rajeuni d'une génération. » (*Ibid.*, p. 157). Ainsi, quand arrive *Le whitebird*, et les hommes d'équipage l'informent combien d'années se sont passées depuis son naufrage, s'emplissant d'un grand étonnement, il remarque :

« Ces données indiscutables ne cessaient de le remplir de stupeur. Ainsi s'il n'avait pas fait naufrage sur les récifs de Speranza, il serait presque quinquagénaire. Ses cheveux seraient gris et ses articulations craqueraient [...] et il serait peut-être même grand-père. Car rien de tout cela ne s'était produit. Speranza se dressait à deux encablures de ce navire plein de miasmes, comme la lumineuse négation de toute cette sinistre dégradation. En vérité il était plus jeune aujourd'hui que le jeune homme pieux et avare qui s'était embarqué sur la *Virginie*. [...]. Chaque matin était pour lui un premier commencement, le commencement absolu de l'histoire du monde. » (*Ibid.*, p. 198).

Mais ce dernier cycle se diffère de son précédent. Il se résume dans un seul instant au présent sans aucun souci du passé ni de ce qu'il faut faire dans l'avenir, « Speranza vibrait dans un présent perpétuel. » (Tournier, *op. cit.*, p. 198) Ce cher instant n'est que l'éternité.⁴ Robinson l'explique de cette façon :

« Pour moi désormais, le cycle s'est rétréci au point qu'il se confond avec l'instant. Le mouvement circulaire est devenu si rapide qu'il ne se distingue plus de l'immobilité. On dirait, par suite que mes journées se sont redressées. Elles ne basculent plus les unes sur les autres. Elles se tiennent debout, verticales et s'affirment fièrement dans leur valeur intrinsèque. Et comme elles ne sont plus différenciées par les étapes successives d'un plan en voie d'exécution, elles se ressemblent au point qu'elles se superposent exactement dans ma mémoire et qu'il me semble revivre sans cesse la même journée. Depuis que l'explosion a détruit le mât-calendrier, je n'ai pas

⁴-Cette nouvelle conception que possède Robinson de «l'éternité», va totalement à l'encontre de ce qu'il en pensait auparavant : lorsqu'il est tenté de se plonger dans la souille, c'est pour trouver refuge dans un lieu où « le temps et l'espace se dissolvaient » (*Ibid.* p. 43) ; c'était dans le passé qu'il cherchait d'abord cette intemporalité, cette éternité : « Seul le passé avait une existence et une valeur notable. Présent ne valait que comme source de souvenirs, fabrique de passé. [...]. L'éternité nous était donnée afin de reprendre notre vie en profondeur, plus intelligemment [...] qu'il n'était possible de le faire dans la bousculade du présent ». (*Ibid.* p. 35).

éprouvé le besoin de tenir le compte de mon temps. Le souvenir de cet accident mémorable et de tout ce qui l'a préparé demeure dans mon esprit avec une vivacité et une fraîcheur inaltérable, preuve supplémentaire que le temps s'est figé au moment où la clepsydre volait en éclat. Dès lors n'est-ce pas dans l'éternité que nous sommes installés, Vendredi et moi ?» (*Ibid.*, p. 176).

Or, sa vie avant l'explosion avait totalement d'autres caractéristiques :

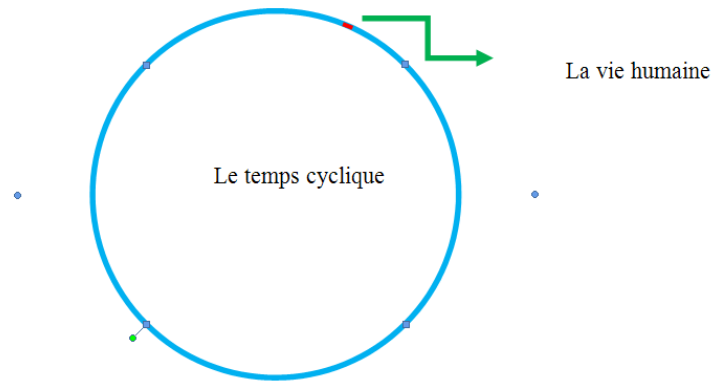
« Chaque journée, chaque heure, chaque minute était *inclinée* en quelque sorte vers la journée, l'heure ou la minute suivante, et toutes ensemble étaient aspirées par le dessein du moment dont l'inexistence provisoire créait comme un *vacuum*. Ainsi le temps passait vite et utilement, d'autant plus vite qu'il était plus utilement employé, il laissait derrière lui un amas de monuments [...] qui s'appelaient mon histoire.» (*Ibid.*)

Il remarque ensuite qu'on pourrait même trouver dans cette organisation temporelle une sorte de circularité mais ce cycle est tellement long que sa courte vie ne lui permettra pas d'en voir et le commencement, et la fin et comme il ne sera capable d'en remarquer qu'une petite partie, cela lui semblera une ligne droite, voire un temps linéaire :

« Peut-être cette chronique dans laquelle j'étais embarqué aurait-elle fini après des millénaires de péripéties par « boucler » et par revenir à son origine. Mais cette circularité du temps demeurerait le secret des dieux, et ma courte vie était pour moi un segment rectiligne dont les deux bouts pointaient absurdement vers l'infini. De même que rien dans un jardin de quelques arpents ne révèle la sphéricité de la terre. Pourtant, certains indices, nous enseignent qu'il y a des clefs pour l'éternité : l'almanach, par exemple dont les saisons sont un éternel retour à l'échelle humaine, et même la modeste ronde des heures.» (*Ibid.*, p. 176).

Pour concrétiser ce que Robinson développe dans son *log-book*, on peut utiliser du schéma ci-dessous: si l'on s'accorde que celui-ci représente un cycle de l'univers et que la marque en rouge, la vie humaine, on peut très bien constater que face à la grandeur de ce cycle, cela n'en constitue qu'une petite partie. Cette courbe ressemble à une ligne droite, d'autant plus qu'elle est extrêmement courte. Et c'est pourquoi selon le protagoniste il y a une certaine linéarité dans la vie humaine: du cycle de l'univers on ne pourra distinguer et le commencement et la fin, le temps nous semble donc irréversible.

De là, on peut conclure qu'il n'existe pas un temps exclusivement linéaire. C'est notre point de vue qui le perçoit ainsi.



Le temps cyclique

Mais, Robinson, qu'est-ce qu'il fait pour surmonter cette irréversibilité temporelle? Comme il l'explique lui-même, grâce aux enseignements de Vendredi, il divise ses journées en de tous petits cycles de chaque secondes, voire de chaque instant. Vivant enfermé dans l'instant présent et ignorant toute notion de passé et d'avenir, il pourra vivre dans un présent perpétuel qui n'a pas l'air de finir. C'est ainsi que Robinson arrive enfin à éprouver l'éternité.

Puisqu'il a perdu tout son repère temporel, et qu'il ne sait plus quel âge il a, il sera ainsi libéré de cette charge des années et ne fera plus son âge. C'est donc sa nouvelle conception qui changera tout pour lui.

Même la musique subit de fortes influences de ce nouveau regard. *La harpe éolienne*⁵ qu'a fabriquée Vendredi à partir des cornes, du crâne et des

⁵- « La harpe éolienne » est un thème très en vogue à l'époque du romantisme en Allemagne et en Angleterre. Ce qui révèle la fascination de Michel Tournier pour la culture allemande.

boyaux d'un bouc qu'il a tué et qu'il a nommé Andoar, est un drôle d'instrument à vent. Le travail étant terminé, Vendredi l'installe dans un cyprès mort et la harpe se met à résonner. Ce qui va se produire ensuite fascine Robinson :

« Et il y avait surtout ce brame puissant et mélodieux, musique véritablement *élémentaire*, inhumaine, qui était à la fois la voix ténébreuse de la terre, l'harmonie des sphères célestes et la plainte rauque du grand bouc sacrifié. » (*Ibid.*, p. 171).

Dans son *log-book*, il écrit :

« La harpe éolienne. Toujours enfermé dans l'instant présent, absolument réfractaire aux patientes élaborations qui procèdent par l'agencement de pièces successives, Vendredi, avec une intuition infailible a trouvé le seul instrument de musique qui répondît à sa nature. Car, la harpe éolienne n'est pas seulement un instrument *élémentaire* qui fait chanter la rose des vents. C'est aussi l'instrument dont la musique au lieu de se développer dans le temps s'inscrit tout entière dans l'instant. [...]. Ce faisant, on compose une *symphonie instantanée* qui éclate de la première à la dernière note dès que le vent attaque l'instrument. » (Tournier, *op. cit.*, p. 183).

Mais à la fin de l'histoire ce cycle prend fin et aux dernières pages du roman s'ouvre un autre. Vendredi, fasciné peut-être par le monde moderne, part à bord du *Whitebird* pour céder sa place à *Jeudi*, le petit mousse qui s'y sentait « malheureux ». Cela montre en outre le cours régressif du temps. Vendredi est remplacé par un enfant. De nouveau Robinson sent que « l'éternité en prenant possession de lui, effaçait ce laps de temps sinistre et dérisoire. Une profonde inspiration l'emplit d'un sentiment d'assouvissement total. » (*Ibid.*, p. 205).

Donc, une fois changé le regard du protagoniste envers son île, non seulement il y découvre un autre temps mais aussi, il voit les choses autrement.

La thématique du temps joue un rôle aussi important dans *Le Chercheur d'or* :

Dans les trois premières parties du livre relatant la vie du protagoniste et sa famille dans *l'Enfoncement du Boucan*, l'emploi de l'ur-chronie par l'auteur est fort sensible. Les références permanentes au Jardin d'Eden, à l'arbre du bien et du mal, aux histoires saintes, etc. avouent ce retour aux temps originels. Ce premier cycle sera fini par

le terrible ouragan qui détruit presque toute leur maison : « La varangue en ruine et le toit qui laisse voir le ciel... » (Le Clézio, *op. cit.*, p. 89).

Dès qu'Alexis commence son long voyage en mer, le temps subit de terribles changements pour lui. Après quelques jours, il se demande : « Quel jour sommes-nous ? » (*Ibid.*, p. 127), ou encore, comme Robinson, il se dit : « Mais, je fais de grands efforts, pour me remémorer la date de mon départ pour essayer de faire le compte des journées en mer. » (*Ibid.*, p. 143) Les titres qu'il choisit dans son cahier, sont très révélateurs. Ils relèvent de ce temps flou : « jour suivant, à bord » (*Ibid.*, p. 131), « un autre jour en mer » (*Ibid.*, p. 135.) ou encore, « journée vers Agalega. » (*Ibid.*, p. 143) Tout ce qu'il voit autour de lui c'est la mer, c'est pourquoi il n'a plus de repère temporel. Peu à peu, le temps n'existe plus pour lui : « Il me semble que ma vie s'est arrêtée » (*Ibid.*, p. 130), premier signe de l'intemporalité. Dès lors sa vieille aspiration, celle d'éternité s'éveille en lui : « Depuis le premier jour, j'ai hâte de parvenir à Rodrigues, le but de mon voyage, et pourtant maintenant, je souhaite que cette heure ne s'achève jamais, que le navire *Zeta*, comme *Argo*, continue éternellement à glisser sur la mer légère... » (*Ibid.*, p. 139).

Bien qu'il sache qu'il ne sera pas pour toujours sur *Le Zeta*, il lui semble toutefois que ce milieu possède une certaine éternité : « Le vent ne vieillit pas, la mer n'a pas d'âge. Le soleil, le ciel sont éternels » (*Ibid.*, p. 175) et l'avenir ne se distingue plus du présent. Il était toujours ainsi et restera le même à jamais. « Cela efface tout, efface la terre, le temps, je suis dans le pur avenir qui m'entoure. L'avenir c'est la mer, le vent, le ciel, la lumière. » (*Ibid.*, p. 146.) Il remarque cette éternité même dans les gestes du capitaine Bradmer : « ... son éternelle cigare verte au coin des lèvres. » (*Ibid.*)

Bientôt, Alexis se doute s'il se trouve actuellement sur le même monde qu'il a déjà connu : « Il me semble que je suis entré dans un autre monde, en traversant l'horizon. C'est un monde qui ressemble à celui de mon enfance, au Boucan, où régnait le bruit de la mer, comme si *Le Zeta* voyageait à l'envers sur une route qui abolit le temps. » (*Ibid.*, p. 149)

Le livre ne manque pas de telles allusions : « Est-ce la réverbération du soleil sur les miroirs mouvants des vagues qui m'a troublé la raison ? Il me semble être hors du temps... » (Le Clézio, *op. cit.*, p. 181-182.)

Alexis garde toujours en lui cette nostalgie d'avoir quitté leur Eden. C'est pourquoi la mer, en lui produisant une atmosphère hors du temps lui procure un monde où il règnerait d'autres lois et où ce serait possible de revenir en arrière, vers le Boucan et de pouvoir éprouver ainsi l'inversion temporelle.

Cette dernière annonce l'apparition, pour le protagoniste et son entourage, d'un temps cyclique. Le livre est plein de répétitions qui résident dans l'existence des différents cycles temporels. Certains événements ont lieu aux intervalles réguliers ou irréguliers : le naufrage d'un navire nommé *Kalinda* (Le Clézio, *op. cit.*, p. 153) dont le capitaine Bradmer relate l'histoire, précède celui du *Zeta*, son propre bateau (*Ibid.*, p. 339).

S'achève enfin son premier voyage et il arrive à Rodrigues. Pendant son séjour à *l'Anse aux Anglais*, un endroit désert, il se croit de nouveau coupé du monde et peu à peu, le temps lui devient flou et il s'identifie à Robinson : « Depuis longtemps je suis dans cette vallée. Combien de jours, de mois ? J'aurais dû tenir un calendrier comme Robinson Crusoe en taillant des écorches sur un morceau de bois. » (*Ibid.*, p. 198).

Mais, le temps autour de lui est suspendu et il ne peut rien faire contre lui. Il se conforme enfin à ce rythme : « C'est l'instant que j'aime le mieux, quand tout est suspendu, comme une attente. » (*Ibid.*) Lors de son deuxième voyage à Rodrigues qui fait preuve une fois de plus de la circularité du temps (il y voyage à deux reprises, comme dans deux cycles différents), il voit tout ravagé y compris toutes ses installations :

« Ma hutte a disparu, les arbres et les vacoas ont été déracinés, et il ne reste rien de mes plantations [...]. Tout ce que j'avais laissé dans ma cabane a disparu [...] et la plupart de mes documents concernant le trésor. » (*Ibid.*, p. 340).

Cet incident, pareil au premier ouragan dans ce livre et encore semblable à ce qu'il passera à Robinson Crusoe (l'explosion de la grotte), fait partie d'une structure cyclique du temps. « Dans cette atmosphère de la fin du monde » (*Ibid.*), quelque chose est encore resté intact : une grande stèle de basalte sur laquelle Alexis avait gravé

quelques signes avant de partir pour la guerre. Cette seule chose que le désastre a épargnée « ressemble à un monument du commencement de l'espèce humaine. » (*Ibid.*) Ou encore, en revenant à sa terre natale, il dit : « Me voici de nouveau à l'endroit même où j'ai vu venir le grand ouragan, l'année de mes huit ans, lorsque nous avons été chassés de notre maison et jetés dans le monde, comme pour une seconde naissance. » (*Ibid.*, p. 347.) Tout cela annonce l'apparition d'un nouveau cycle qui ne manque sans doute pas de nouvelles épreuves. Le temps linéaire d'au début du livre, était en vérité cyclique. Il fallait seulement attendre pour voir terminer le premier et naître le suivant. Vers son deuxième voyage à Rodrigues, Alexis se rend compte qu'il a enfin réussi à battre la fuite du temps et que ce n'était possible qu'au sein de *l'Anse aux Anglais* en pleine nature : « J'ai franchi le temps, dans un vertige, en regardant le ciel étoilé. » (*Ibid.*, p. 334).

Ensuite, il prend le chemin de Mananava qui le tentait depuis son enfance et y voit tout suspendu : « Grâce à eux (les deux pailles-en-queue), le monde s'est arrêté, le cours des astres s'est suspendu. » (*Ibid.*, p. 346.) Après y avoir passé un temps imprécis, Alexis qui s'y demeure avec son amie Ouma, se rend compte qu'à Mananava «...le temps sur la terre est celui de l'univers. » (*Ibid.*, p. 366) Le temps cosmologique se fonde sur la répétition des mêmes événements aux intervalles presque réguliers : comme le mouvement circulaire de la Terre autour du soleil, ou celui de la lune autour de notre planète. C'est le fameux « éternel retour » qu'on a déjà montré dans l'œuvre de Michel Tournier.

Ce que le héros éprouve pour la première fois à Mananava, c'est de pouvoir jouir d'instant présent. C'est pourquoi il dit : «... nous ne sentons plus la faim, ni la fatigue, ni l'inquiétude du lendemain. » (*Ibid.*, p. 365).

À plusieurs reprises dans le roman, on constate qu'Alexis assimile toute une longue période à une seule journée où se répètent les mêmes événements, cela constitue encore un autre indice pour la circularité temporelle :

« C'est un temps très long, des jours sans nombre, [...]. C'est une seule interminable journée que j'ai commencée quand je suis monté sur le *Zeta*, une journée pareille à la mer, où le ciel parfois change, se couvre et s'obscurcit, où la lumière des étoiles remplace celle du soleil... » (*Ibid.*, p. 143).

Ou encore, lorsqu'il est au front, il dit: « c'est toujours le même jour, la même nuit sans fin qui nous harcèlent» (Le Clézio, *op. cit.*, p. 302) et c'est exactement comme ce qu'éprouve Robinson.

Quant au dénouement, le protagoniste baigne dans un présent perpétuel :
« Il fait nuit à présent, j'entends jusqu'au fond de moi le bruit vivant de la mer qui arrive.» (*Ibid.*, p. 375) .

Conclusion

Vendredi ou les limbes du Pacifique et *Le chercheur d'or*, sont, comme nous l'avons déjà montré, imprégnés par la présence d'une ou des utopies insulaires, traitées différemment dans chaque œuvre. Robinson ne la cherchait pas et une fois y tombé, essaie à tout prix de s'en sortir avant de la choisir comme son éternelle demeure. Tandis qu'Alexis aspire à y vivre mais à chaque fois il n'a qu'à les quitter, par force ou de plein gré. Ces utopies sont éphémères et ne durent pas pour longtemps, mais le protagoniste ne se lasse pas et en sera encore à la recherche de l'une qui le satisfasse, fût-ce obligé pour cela de mener une vie de nomade, sans place fixe.

Toutefois, ce qui fait sa différence avec l'espace présenté chez Tournier, c'est le caractère fugitif de ces utopies. L'éternité n'y constitue qu'un mirage. Toutefois, cela n'empêche pas Le Clézio de rejoindre son précédent dans la création d'un monde exotique qui nie par son existence même, les valeurs de la société civilisée. Tous les deux écrivains s'efforcent à exposer aux yeux du lecteur l'éventail de ses apports. En outre, chez Le Clézio, ces espaces clos ne sont pas inconnus des autres. Ce sont plutôt des remparts que le protagoniste dresse contre les gens qu'il fuit par nature.

Mais l'espace est, chez Tournier et Le Clézio, tout à fait tributaire du temps. N'oublions pas que Robinson écrit dans son *log-book* : « Au fond, tout le problème dans cette île pourrait se traduire en terme de temps. » (Michel, Tournier, op. cit., p. 52.) On sait que la notion de l'île implique deux aspects dans ces deux romans : un état hors du temps et hors de l'espace. Quant au premier, c'est le propre de presque toutes les robinsonnades de situer l'aventure de leur héros dans un endroit isolé que personne ne connaît. Mais le fait d'évoluer cette aventure vers une perfection temporelle qui réside dans un nouveau regard vers le monde, cela fait l'originalité de ces deux romans qui prend elle-même ses racines dans un monde mythique, celui des possibles.

Bibliographie

- Albérès, Raymond, «Un nouveau Robinson Crusoé et ses mythes», *Les nouvelles littéraires*, 6 avril 1967.
- Bouloumié, Arlette, *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, Éditions Gallimard, Paris, 1991.
- Épinette-Brengues, Fabienne, *étude sur Michel Tournier Vendredi ou les limbes du pacifique*, éd. Ellipses, 1998.
- Langer, Freddy et Weimar-Langer, Britta, trad. Katia Verdier, *Une semaine à L'île Maurice*, Edition Isabelle Granier -Reinaud, Paris, 1997.
- Le Clézio, J. -M. G., *Le chercheur d'or*, Éditions Gallimard, Paris, 1985.
- Le Clézio, J. -M. G., «La voix des anciens», *L'Express*, 23/9/1988.
- Mougin, Pascal et Haddad-Wolting, Karen, *Dictionnaire mondial des littératures*, Larousse, Paris, 2002.
- Stirn, François, *Profil d'une œuvre : Vendredi ou les limbes du Pacifique Tournier*, Hatier, Paris, Septembre 1983.
- Tournier, Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Édition Gallimard, Paris, 1967.
- Tournier, Michel, *Le vent paraquet*, Gallimard, Folio, Paris, 1977.
- Tournier, Michel, «Tournier face aux lycéens», *Le magazine littéraire*, n° 226, Paris, janvier 1986.